

Caroline Desvaux  
**Livre numéro un**

« L'idéologie du dépassement perpétuel a été tuée par le ridicule dès l'instant où le dépassement réel  
a été demandé pour la première fois »

Jean-Patrick Manchette, *Journal 1966-1974*

## PROLOGUE

Entrée sur le plateau. Applaudissements.

- Mathilde Guillaume bonsoir !
- Bonsoir.
- Votre livre est LE buzz littéraire de la rentrée. C'est votre premier roman et déjà tout le monde en parle. Vous êtes la nouvelle sensation du moment et, vraiment, c'est mérité.
- Merci.
- Alors Mathilde, vous êtes la preuve vivante... qu'on peut se faire un nom, quand on a deux prénoms !

Rires.

- C'est fort ça !
- Oui, c'est vrai. Je crois qu'on est plus de vingt sept mille personnes à porter le nom de famille Guillaume en France.
- OUAIS.
- Vingt sept mille, vous vous rendez compte ? C'est énorme.
- Énorme !
- Alors qu'à mon avis, des Ardisson il n'y en a pas des masses. On peut vérifier si vous voulez ! Il y a la 3G ici ?

Rire de Thierry Ardisson.

- Vous devriez venir co-animer l'émission avec moi ! Vous feriez des recherches en live.
- Ah mais avec plaisir ! Je pensais que c'était votre réalisatrice qui faisait ce genre de trucs, dans votre oreillette.
- Eh non !
- Alors ... Ardisson ... 670 !
- Ah merde. Ah quand même !

Rires. Applaudissements.

- Alors Mathilde, vous êtes jeune.
- Bof...
- Si, vous êtes jeune ! Vous êtes belle.
- Ah ah ! On est à la télévision quand même, les gens voient les choses... !
- Non c'est vrai, vous êtes jeune, vous êtes belle. Vous êtes talentueuse. Mais surtout, surtout, vous êtes célibataire. Alors là, il y a un loup quand même...

Rires.

- Oui, c'est vrai, c'est souvent ce qu'on pense d'une personne célibataire. Passé trente ans je veux dire. Moi aussi je le pense d'ailleurs ! Ah ah ! C'est sans doute un peu vrai... Il doit y avoir un loup... un gros loup noir poilu... avec des grandes dents ! Ah ah !
- OUAIS. Sans déconner, vous vous cachez où ? Vous étiez où Mathilde, depuis tout ce temps ?
- Oh bah j'étais chez moi... J'étais dans des bars... J'étais dans des cinémas, dans des musées... Puis bah surtout j'étais au travail, hein ! Pas mal de temps dans la journée quand même !
- Mais avec le succès de ce livre, vous allez pouvoir arrêter de travailler maintenant !
- Hm... Je pense que je vais encore garder un peu mon travail, quand même...
- Menteuse.
- Ah ah ! C'est vrai, je vous assure ! Au moins quelques heures par semaine...

Rire de Thierry Ardisson.

- Allez on passe à l'interview de l'invité !

Applaudissements.

- Mathilde, je vous propose de jouer avec moi à un jeu très connu...

- La barbichette ?

Rire de Thierry Ardisson.

- Presque ! Je vais vous poser des questions, et vous ne devrez y répondre ni par oui...

- ... ni par non.

- C'est l'interview « Ni oui ni non » !

Jingle interview « Ni oui ni non ». Lumières tamisées sur le plateau.

- Ça va Mathilde, vous êtes bien là ?

- Ça va.

- Vous aimez bien les lumières comme ça ?

- J'adore. Je trouve qu'elles font une belle peau.

- Est-ce que vous fumez ?

- Je ne fume plus. J'ai arrêté il y a trois ans, ça m'asséchait les yeux. Maintenant je ne perds plus ma place dans les bars.

- Et vous sniffez de la cocaïne sur le capot des bagnoles, comme Frédéric Beigbeder ?

- Jamais. Et vous ?

Rires.

- Qu'est-ce que vous regrettez le plus dans la vie ?

- Hm... De m'être rasé les jambes un jour. Quand j'étais adolescente j'avais un duvet blond. Mes poils étaient très doux. Et un jour, pour faire comme mes copines, je les ai rasés. Eh bien maintenant quand ils repoussent il sont tout noirs. Et drus. Comme des poils d'homme ! C'est horrible.

- C'est vraiment le truc que vous regrettez le plus ?

- Je crois. Je n'ai pas beaucoup de regrets vous savez, je n'ai encore que trente deux ans !

- OUAIS. Vous êtes forte dites donc au « Ni oui ni non » !

- Je me débrouille...

- Mathilde, est-ce que vous aimez prendre des bains ?

- Ah ah ! Je crois que vous vous êtes trompé de fiche. Cette question est dans l'Interview « Alerte rose » il me semble.

- Ah vous connaissez l'émission !

- Un peu... !

- Donc, je ne vous demande pas si sucer c'est tromper ?

- Ah ah ! Non !

BIIIP

- Perdu !

Rires. Jingle fin de l'interview. Les lumières se rallument.

- Mathilde Guillaume, est-ce que vous avez l'impression d'incarner une génération ?

Silence.

- Je ne sais pas... A vrai dire je n'ai pas l'impression de représenter beaucoup de personnes. Si c'était le cas je représenterais à la limite une toute petite génération. Une génération de niche !

- OUAIS !

- Mais je me méfie un peu des gens qui revendiquent leur appartenance à un groupe... Qui érigent des cultes. Vous savez, mes parents sont de cette génération de Mai 68 qui a érigé un culte autour de son adolescence.

Thierry Ardisson hoche la tête et plisse les yeux.

- Personnellement, je n'ai jamais trouvé que l'adolescence était une période spécialement cool. Pas plus que les autres périodes de la vie je veux dire ! C'est vrai, qu'est-ce qu'on fait d'autre à l'adolescence à part être mal dans sa peau, se conformer au regard des autres, adopter des comportements grégaires débiles, parler en onomatopées et se croire invincible ?

- OUAIS.

- Moi j'ai toujours eu envie de vieillir ! J'ai toujours pensé qu'en vieillissant je me sentirai plus forte, plus libre, plus proche de ce que je suis. Toute cette culture qui glorifie le jeune, le cool, le skateboard, c'est un truc hérité d'une génération qui regrette sa jeunesse. Spécialement celle des soixante-huitards, avec leur révolution ratée !

- Vous leur en voulez d'avoir raté cette révolution ?

- Non. Je leur en veux de faire comme s'ils l'avaient réussie.

- Ah carrément ?!

- Oui ! Vous savez, les parents des enfants de ma génération avaient entre dix et vingt ans pendant les événements de Mai 68. Beaucoup ont vécu ça d'un peu loin. Ils n'étaient pas tous derrière les barricades, dans les usines ou les assemblées générales. Ils n'étaient pas toujours très politisés. Et puis la révolte a été vite canalisée, récupérée.

- OUAIS.

- Eh ouais Thierry ! Je peux vous appeler Thierry ?

Rire de Thierry Ardisson.

- Et qu'est-ce qu'il en est resté finalement de tout ça, Thierry ? Parce qu'après on rentre chez soi regarder la télévision, c'est ça qu'il se passe après les révolutions !

- C'est vrai... !

- Eh bien après tout ça, pour la grande majorité des gens, dans l'imaginaire collectif je veux dire, Mai 68 est devenu une révolte de la jeunesse. Voyez le slogan qu'il en est resté : « Il est interdit d'interdire » ! Mai 68 est devenu une révolte des jeunes contre leurs figures tutélaires, l'État, l'École, leurs parents. Et bien sûr une révolte féministe et sexuelle aussi. Voilà ce qu'il en est resté.

- Des partouzes !

- Ah ah ! Oui. La révolte politique est devenue une révolte des mœurs ! Et nos parents nous ont transmis ça. Pas les grèves ouvrières, pas le Situationnisme, pas l'idéologie Communiste, que la plupart ont reniée d'ailleurs. Non. Ils nous ont transmis la libéralisation des mœurs, la rébellion adolescente et sa glorification. C'est ça que je leur reproche.

- OUAIS. Vous êtes un peu réac en fait.

Rires.

- Non je ne crois pas ! Aujourd'hui, tout ce qui remet un tout petit peu en doute les valeurs de 68, l'épanouissement personnel, la liberté absolue, est jugé réactionnaire. Mais pour moi c'est cette absence d'interdit qui est d'un ennui total ! Avec ce tout-possible, un choix n'est plus jamais un

choix. Vous comprenez ? J'ai l'impression qu'on perd l'habitude de la lutte. C'est dangereux ça pour l'espèce, non ? Perdre l'habitude de la lutte... Où est la conscience de la Mort dans une société qui ne laisse plus la parole qu'au Bonheur ?

Silence.

- OUAIS. Bah dites donc ! Ça va pas être facile de vous trouver un mec !

Rires. Applaudissements.

- Mathilde Guillaume, merci ! Votre livre s'app...

SONNERIE DE TÉLÉPHONE.

- Allô !

- Allô, ça va ma poule ? Je te dérange ? Qu'est-ce que tu fous ?

- Bah j'étais en pleine interview avec Ardisson, mais bon...

- AH AH ! Le vieux Ardisson ! Mathilde, tu sais que tu es quand même la seule personne à faire semblant de se faire interviewer quand elle s'emmerde... ?

- C'est parce que la plupart des gens ne le disent pas. Je t'assure qu'on est beaucoup plus nombreux que tu ne penses.

- Parfois tu me fais peur Mathilde...

- Ah ah ! Attends un peu que j'écrive mon premier roman alors. Là tu auras vraiment peur...

- T'as essayé d'écrire un truc au moins, grosse feignasse ?

- Je ne suis pas une grosse feignasse. Je pense juste qu'en littérature la fulgurance existe. Ce n'est pas encore le moment, c'est tout...

- Ouais. Tu n'as pas écrit une ligne quoi.

- Non.

- Ah ah ! Bon, tu fais quoi ce soir ? On va boire des coups pour ton anniversaire quand même ?!

- Mais attendez voir, Madame Superstition... ça ne porte pas malheur de fêter son anniversaire en avance ?

- Si, tout à fait. On trinquera à minuit !

- Allez ok ! On se retrouve où ?

- Au Gloss ?

## Chapitre 1

Le Gloss est un de ces nombreux bars qui prolifèrent depuis quelques années dans ce que les parisiens branchés appellent aujourd'hui, à la mode new-yorkaise, le South Pigalle - ou « SoPi ». D'anciens bars à hôtesse à la superficie généralement minuscule, souvent configurés de la sorte : zinc courant en longueur sur le côté, faible largeur, petit espace pour danses et confidences au fond de la salle. Des bars propices aux frottements et aux rencontres, peu à peu réinvestis et redécorés dans un mélange propre de textures nobles et brutes, de tapisseries et de boiseries, où officient des barmans tatoués, barbus, et pratiquant une sorte de science du cocktail à des prix démesurément élevés. Des bars qui font que, désormais, dans le quartier de Pigalle, tu payes très cher ton cocktail mais tu n'es même plus sûr de rentrer avec une fille.

Sauf au Gloss. Car dans la grande lignée consanguine de ces bars, le Gloss fait figure d'exception. De bâtard. De sang neuf. Présentant pourtant une configuration en tous points similaire, il a échappé pour le reste à cette surenchère de sophistication. Pour quelle raison ? La réponse tient en quatre lettres : Jean. Le patron de ce bar, à la décontraction légendaire et à l'amour immodéré pour le « fait maison ». Un entrepreneur à l'ancienne. Un homme farouchement inconséquent, qui a su laisser ce bar sombre et minuscule, devenir exactement ce qu'il voulait être : un lieu jugé subversif passé deux heures du matin, où l'on peut venir boire un dernier verre en fumant une cigarette. A chaque époque sa subversion.

Jean a trente six ans, plutôt mignon – grosse côte auprès des minettes de vingt ans -, blond, toujours rasée de près, 1m78, t-shirt de marque, humour douteux - probablement de droite s'il avait seulement l'ambition de se situer politiquement -, détestant plus que tout le travail et aimant plus que tout la pop musique. Et les chats. Ancien batteur, poursuivant aujourd'hui une pratique amateur en dilettante, Jean est aussi accessoirement mon « ex ».

Je l'ai rencontré en même temps qu'Assia. A l'âge de vingt sept ans. A l'issue de cette période délicate de ma vie où, à la fin de mes études, sans emploi, j'arpentais Paris l'espoir en berne, m'essayant à la « dérive » telle que pratiquée par les Situationnistes, échouant au gré de mes déambulations dans les cafés des quartiers populaires avec une coupe au bol typique de la crise financière qu'incarnent les années 80, *La société du spectacle* de Guy Debord comme seule lecture du monde et un petit carnet de notes dans mon sac, buvard de mon angoisse, où je dévidais sans aucune réelle considération d'ordre stylistique mon insupportable mal de vivre. A cette époque, mon premier job, - tout merdique qu'il était - fut ma rédemption. C'est dans les sous-sols d'une médiathèque, où nous faisons du classement, que nous nous sommes rencontrés. A l'époque Jean avait une copine, formant avec elle un couple fragilisé par le temps, mais globalement assez stable. N'ayant jamais habité ensemble, leur solidité et leur longévité avait fini par s'établir sur ce rassurant non-engagement dans le dur. Une histoire de neuf ans dans laquelle il semblait donc à la fois s'ennuyer un peu et à la fois couler des jours paisibles marqués par l'absence totale d'ambition, mais ponctués néanmoins de quelques belles tentatives de création et de quelques valeureux voyages. Notre rencontre fit l'effet d'un antibiotique sur son équilibre bactériologique. Autrement dit d'une bombe. Entre lui et moi ce fut le coup de foudre. Tout ce qu'il y a de plus cliché. Incarnant la légèreté ultime, mes moments avec lui avaient le goût doux amer d'une promesse de Dolce vita, la vie prenait des couleurs bleues et orangées, et le sexe entre nous tissait un cocon de désir doux et sensuel. Attentionné, inventif, sans tabou et sans a priori, enveloppant et drôle, il était le genre de personne à regarder des tutoriels sur Youtube de techniques de massage ayurvédique pour me satisfaire. Jean est comme ça : capable de petites obsessions qui n'amènent bien souvent à rien, mais parfois à quelques agréables choses. Mon surgissement dans sa vie fut un bouleversement. Et après une longue période de souffrance faite d'hésitations, d'éloignements douloureux et de retrouvailles passionnées, il décida finalement, au bout de dix mois, de quitter sa copine.

La suite je ne pourrais pas la raconter. Je ne sais pas comment tout a dérapé. Comment nous n'avons pas réussi à être ce couple que j'avais pourtant tellement désiré. Nous avons tenu un an, fait de jours extraordinaires et d'engueulades insurmontables. De peurs en miroir. De tromperies. Et après un an il sortit de ma vie. Ou je le sortis de la mienne. Ou lui me sortit de la sienne. Je ne sais plus comment ça s'est fait. Je me souviens simplement de beaucoup de douleur. Et qu'un jour je n'entendis plus parler de lui. Jusqu'à ce que je le retrouve, ici. Au Gloss. Il y a un an. Toujours à

moitié épanoui et à moitié insatisfait. Mais cette fois-ci marié. Marié avec sa copine de l'époque qu'il avait quittée. Marié et installé. Enfouie à l'annonce de cette nouvelle sous un éboulis d'ego meurtrit, il me tira en riant des décombres.

- Allez, fais pas cette tête Mathilde !

Et me prit dans ses bras pour me consoler. C'est ainsi que nous avons remis le couvert. Et le remettons encore de temps à autres. A la fois j'aime ça. Et à la fois je crois que ces moments de sexe partagés, quand ils arrivent, me rendent profondément triste. Parce qu'ils arrivent à faire cette chose qui me semblait jusqu'ici impensable dans les rapports charnels : être d'une tendresse incroyable, et pourtant ne porter en eux plus aucun espoir.

Assia et moi aimons nous retrouver dans le bar de Jean. D'abord parce qu'il est très généreux avec nous - et qu'une addition pas trop salée à Paris commence à se faire rare. Ensuite, parce que les rencontres y sont faciles. Et Assia adore les rencontres. Assia est une personne très magnétique. Ce qui est assez pénible parce que je trouve que globalement, la plupart des gens que l'on rencontre sont assez inintéressants. Elle, j'ai l'impression que c'est précisément ce qu'elle apprécie dans ces rencontres, ce qu'elle recherche. Assia s'intéresse à tout ce qu'il y a de plus minable dans la vie des autres. Elle adore les faire parler. Les charmer aussi. Filles comme garçons. M'amenant à plaindre ces pauvres hommes, animés par sa présence, à qui elle apprendra au détour d'une phrase anodine pour elle, assassine pour eux, la terrible vérité. Car cette petite allumeuse est lesbienne. Elle n'a jamais touché un homme et jamais un homme ne l'a touchée.

Assia est ce qu'on pourrait appeler une personne « résiliente ». Je veux dire, au regard de la manière dont les choses ont commencé pour elle. Justice de l'aléatoire, je dois bien avouer qu'à côté de la sienne, mon enfance fut objectivement ce qu'on pourrait appeler « une enfance heureuse ». Je n'y ai pas perdu mon père. Tout juste un doudou à deux ans. Je n'ai jamais été dans le besoin. A mon propos, Assia pense que cette trop grande stabilité a développé chez moi une pantophobie. Phobie de toutes les phobies, associée au Mythe de Pan, la pantophobie est une sorte de peur généralisée, la « crainte vague et persistante d'un danger inconnu ». En somme une peur de tout. A son propos, je pense qu'Assia a développé une suspicion générale envers les gens épargnés par la vie.

- Salut Jean !

- Salut les meufs ! Alors Mathilde ? Hé hé. Trente trois ans ? L'âge du Christ ! C'est l'année du succès là !

- Bah ouais, tu vois. Il n'y a plus qu'à trouver une histoire, et puis c'est parti quoi ! C'est l'autoroute du bonheur... !

- Moi j'ai une histoire pour toi si tu veux. Véridique ! C'est arrivé à un client de mon père. Un jour le mec, qui tenait une boutique, s'est fait agresser par deux hommes cagoulés qui l'ont assommé.

- Je n'écris pas de polars Jean.

- Non attends, c'est pas un polar. Quand le mec s'est réveillé, il était à l'hôpital et devine quoi ? Il lui manquait un rein ! Ils l'ont laissé aux urgences le mec, avec un rein en moins. C'est horrible, non ?

- Horrible...

- Jean, je crois que quelqu'un vient d'entrer dans ton bar. Tu devrais aller le servir avant qu'il ne reparte.

Le problème des bars qui ont la réputation de laisser les gens fumer en fin de soirée, c'est qu'ils se remplissent souvent assez tard, et d'une clientèle pas toujours très fraîche. Il est 22h. Le bar commence doucement à se remplir. Une DJ est venue pour la soirée. Elle installe son ordinateur personnel sur l'estrade au fond du bar.

- Hey regardez !

Jean a toujours un truc nouveau à montrer. Une connerie à dire. C'est ce qui fait de lui un bon patron de bar. De bar branché comme de PMU. Il lance sur le zinc deux cartes postales collées l'une sur l'autre.

- C'est quoi ce truc ? Tu t'es mis au collage ?

- Je me suis envoyé de la beuh par la Poste. Hé hé !

- Nan ?! Génial !

- Mais quand ?

- Bah quand je suis allé à Amsterdam, le week-end dernier ! Mais j'en fume pas là parce que j'ai arrêté la clope, donc c'est tout un truc... Je peux la fumer que dans une pipe électronique tu vois, sans combustion...

Jean est hypocondriaque. Tous les six mois il croit qu'il va mourir d'un cancer. Du coup il se met à faire du sport, à manger sain, à arrêter de boire et de fumer. Et six mois après il reprend.

- Je peux t'en taper un peu ?

- Dis donc Assia, je croyais que c'était l'anniversaire de Mathilde... Mathilde, tu veux fumer ?

- Toujours pas, non.

- C'est fou ça, tu ne peux pas faire comme tous les jeunes et fumer du cannabis ?

- Non merci. Mais je peux avoir une bière quand même ? Ou tu comptes me laisser crever de soif le jour de mon anniversaire ?

La DJ commande une pinte de Délirium à Jean et lance sa musique. Une sorte de new wave très noire et en même temps assez aérienne. Les gens arrivent par petites grappes de deux ou trois.

- Alors ? Quoi de neuf ma poule ?

- On n'avait pas dit qu'on posait plus cette question Assia ?

- C'est vrai. Et à la fois je ne sais pas trop par quoi commencer d'autre... Franchement c'est dur !

- Ouais, c'est vrai... Bah je suis allée voir le spectacle de Gaspard Proust ! Tu sais le truc que m'avait offert ma mère à Noël.

- Ah oui ! C'était bien ?

- Franchement oui, je me suis bien marrée ! Je m'attendais à ce qu'il cède un peu à la facilité et pas trop en fait. Non vraiment, je me suis bien amusée.

- Tu aimes bien ce genre mec toi...

- Quel genre de mec ?

- Le genre gros con, phalocrate, complètement désabusé.

- Ah ah ! Tu penses vraiment que j'aime ce genre de mec ?

- Je pense que tu crois trop que les mecs ne sont pas ce qu'ils montrent. Alors qu'à mon avis c'est exactement ce qu'ils sont.

- Ah ah ! Méfie-toi Assia, tu es en train de te radicaliser.

- Il joue toujours son premier spectacle ?

- Celui du Festival d'Avignon tu veux dire ? Oui, ou non. Peut-être ! C'est la première fois que je le voyais.

- Tu me diras, si ça marche... Franchement, je ne sais pas pourquoi je me casse le cul à faire des nouvelles installations !

- Bah ouais, tu aurais peut-être dû arrêter à ton projet de fin d'étude en fait.

Assia est plasticienne.

- Le vagin en papier bulle tu veux dire ? Pfff. Je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai eu une si mauvaise note... Tu sais que c'est une grande blessure narcissique pour moi ?
- Et tes demandes de résidence ? Ça en est où ?
- Bof, nulle part... J'ai l'impression que mon dossier est trop léger.
- Trop léger ? Mais tu n'as que trente deux ans Assia, c'est normal.
- Non, ce n'est pas normal... Tu sais je crois que je commence à perdre un peu espoir. Je me demande si j'ai vraiment envie de faire ça toute ma vie.
- ...
- Marie m'a appelée hier. Elle est en Californie. Elle me propose de la rejoindre...
- Marie ? En Californie ?

Marie est l'ex d'Assia. Assia et elle vécut huit ans d'un parfait amour. Jusqu'à ce que Marie la trompe. Et la quitte pour un nouvel amour encore plus parfait. Étrangement, Assia n'a jamais trouvé le courage de la détester. Il semble inconcevable pour elle de ne pas l'aimer pour toujours.

- Qu'est-ce qu'elle fout en Californie ?
- Elle travaille dans une exploitation agricole, elle cultive du cannabis.
- Génial. Elle est sans papiers et elle ramasse des têtes de beuh pour des trafiquants.
- Non.
- Bah si. Qui est-ce qui travaille dans ce genre d'exploitation ? Des sans papiers et des étudiants précaires. Et des gens paumés comme ton ex. Elle fait les vendanges aux États-Unis quoi.
- Peut-être, mais en Californie !
- Oui, enfin... Californie ou pas Californie, pour moi ce n'est pas un projet ça, c'est une fuite. Tu t'en rends bien compte quand même ?
- Je ne sais pas...

Revenu vers nous, Jean dépose sur le comptoir une petite tête d'herbe.

- Tiens Assia. C'est bien parce que tu attires des mecs dans mon bar !
- Oh, merci Jean ! Tu vois Mathilde, c'est un signe... !
- Ah ah ! Mais arrête un peu avec tes signes... Tu sais que quand tu commences à intégrer les signes à la réalité, c'est le premier pas vers la folie Assia ?
- Ah ah ! Mais la vie n'est QUE SIGNES. Elle t'en envoie tout le temps. C'est juste que certains les voient... Et certains ne les voient pas.
- Des signes, mon cul...

Jean s'approche de l'extrémité du bar où nous avons pris possession de l'espace, au fond de la salle, comme les mauvais élèves. Visions d'ensemble de tout ce qui entre, boit, vit et sort du Gloss.

- Quoi ? Dessine mon cul ? Hey Mathilde, donne-moi ta main ! J'ai un cadeau pour toi.

Il glisse à mon annulaire une bague en toc, dorée, un peu trop grande pour moi.

- Ah ah ! T'es vraiment un con !
- Tu vois, c'est ça le problème avec toi Mathilde. Je t'aurais demandée en mariage quand on était ensemble que tu m'aurais répondu : « T'es vraiment un con ! »
- Ah ah ! T'aurais pu me demander ma main gauche déjà.
- Nan, je préférerais te l'enfiler à la main avec laquelle tu te masturbes. Comme ça je suis sûr tu penseras à moi !

Humour léger, portant innocemment en lui une violente dimension tragique.

- Ton portable vibre Mathilde.

SMS de Paul.

POPOL

Coucou mon petit chou à la crème fouettée...  
Dis donc sur Facebook ils disent que c'est ton anniversaire !  
Ça te dirait pas qu'on réalise une sex-tape de folie toi et moi pour l'occasion ?

- C'est qui ?
- Paul.
- Tiens, ça faisait longtemps ! Il dit quoi ?
- Bah comme d'habitude...
- Non ?! Mais celui-là, quel vieil obsédé sexuel !
- Complètement obsédé. A la fois j'aime bien ce côté running gag je crois. C'est ce qui fait son charme...
- Je ne me ferai jamais à ta notion du charme. Tu lui réponds ?!
- Bien sûr !

MOI

Et manger ensemble plutôt, ça serait possible ?  
J'ai justement quelques questions à te poser sur ton boulot

POPOL

C'est pas indissociable...  
Une bonne bouffe et une bonne baise !

MOI

C'est ça.  
Je mets ta meuf en copie ?

POPOL

Non, merci.

- Putain... Encore un qui a pris l'option « parfaite-belle-fille », mais qui va s'éclater avec son ancien plan cul hystérique. Laisse tomber Mathilde, tu es une femme trop forte pour lui...
- Hm... Tu sais je ne crois pas qu'elle soit aussi lisse que ça, sa copine... Enfin, d'après ce qu'il en dit.
- Ah bon ? Mais elle est blonde, non ?
- Non.
- Elle doit avoir des problèmes alimentaires.

- Probablement.
- Tu vas le voir alors ?!
- Bah oui, pourquoi pas ? J'ai des questions d'ordre professionnel à lui poser...
- Ouais d'accord je vois, t'aimerais bien qu'il te file quelques « tuyaux »...
- Mais non, je t'assure !

Paul est réalisateur. Il est grand, brun, des yeux noirs, vifs, la carrure plutôt rassurante, ambitieux. Je l'ai rencontré dans mon second travail alimentaire. De toutes les âmes errantes qui peuplaient à l'époque les agences d'intérim, en voilà un qui a su sortir son épingle du jeu. Malgré une connivence intellectuelle et sexuelle évidente, Paul et moi n'avons pourtant jamais formé un couple. Au lieu de cela, rapidement s'est imposé entre nous ce statut très répandu, un peu moche et assez vulgaire de « plan cul ». Ou « sex friends » pour les anglophones. Le seul que j'aie eu d'ailleurs. Dans le fond je crois que je n'ai jamais compris ce concept. Pourquoi situer ici une relation qui ne sait justement pas se situer ? Ou bien les hommes n'assument plus de vouloir aller aux putes. Ou bien les hommes n'assument plus d'aimer. A l'époque, j'ai accepté le deal. A la fin je lui pleurais dans les bras après l'amour. C'est à ce moment-là que notre relation a cessé. Plus j'y pense et plus je me dis que cette histoire de plan cul épanoui est un mythe.

Nouveau SMS de Paul :

POPOL

Donnez moi un B  
 Donnez moi un A  
 Donnez moi un I  
 Donnez moi un S !

MOI

Taré.

POPOL

Rho ! On ne peut pas rire avec toi.

- Il est grave quand même.
- Oui c'est vrai. C'est bizarre. J'ai l'impression que c'est par période.

Assia s'est tournée vers l'estrade.

- Elle est un peu canon la dijetta, non ?

Je la regarde. Soudain la musique semble ne plus me parvenir. Silence.

Elles vont devenir quoi toutes ces filles qui s'improvisent DJ ? Avec leurs playlists, avec leurs sticks à lèvres rouge pétant et leurs baskets montantes, leurs fleurs dans les cheveux et leurs sweat-shirt gris moulants avec inscrit sur la poitrine en lettres capitales « JE T'ENCULE », dans une typographie brodée couleur rose bonbon ? Elles vont devenir quoi quand elles seront vieilles ? Qu'est-ce que nous allons toutes devenir, bordel ? Des hectolitres d'angoisse me submergent.

- Tenez les filles.

Jean dépose devant nous trois verres à shot qu'il remplit d'un peu de jus de citron, de gingembre et de beaucoup de vodka.

- A tes trente trois ans Mathilde !

Il est une heure du matin et le bar est plein à craquer. Assia, en grande discussion avec le tout venant, toujours aussi peu regardante sur la qualité, m'observe en coin me démerder avec un garçon qui, au lieu de m'inviter à danser, me propose quelque chose de beaucoup plus nul.

- Ça te dirait de venir fumer une cigarette avec moi dehors ?

Intéressant. Mais que se passera-t-il alors ? Quelque chose me dit que je le sais déjà. Il va me demander si je viens souvent ici. Si j'habite dans le quartier. Il va me dire que l'ambiance est sympa. Peut-être qu'à un moment il me demandera ce que je fais dans la vie. Ce sera un moment assez difficile mais ça, ce ne sera rien encore à côté du moment où il me demandera « si ce n'est pas indiscret » quel âge je peux bien avoir ! Puis il écrasera sa clope et me proposera de prolonger la torture de cet échange d'une pauvreté incroyable en m'offrant un verre.

- Excuse moi, mais qu'est ce que j'en ai à foutre d'aller dehors ? Alors que je ne fume même pas.

- Bah, pour discuter...

Silence.

- Non merci.

Dix minutes plus tard le garçon revient à la charge. Coincé au stade où les garçons embêtent les filles pour leur signifier leur attirance. Je commence à être ivre. Je le regarde droit dans les yeux :

- Écoute, laisse tomber tu veux ? Tu sais, moi je recherche un homme puissant.

Il rit.

- Bah ! C'est comme si moi je cherchais une femme grande, intelligente et sexy !

Consternée par la réponse de ce garçon pour qui l'homme-puissant trouverait donc son pendant féminin en la personne de Barbie-fait-de-la-physique-quantique, je me retourne vers mon amie qui, s'étant délecté de la scène, revisite avec justesse cette réplique du *Père Noël est une ordure* :

- Écoutez Thérèse, je n'aime pas dire du mal des gens mais, effectivement, il est gentil.

Je regrette souvent que dans les endroits que je fréquente, les jeunes gens soient aussi éloignés des critères de chez Castel à la grande époque. A « la fantaisie, l'intelligence, le romantisme, la courtoisie et l'aptitude à la convivialité », ajoutez aux garçons qui m'entourent la frustration, la drogue, la brutalité des rapports, la crise économique, les maladies sexuellement transmissibles et une terrible carence en imaginaire.

Il est bientôt 2h du matin. Affolement perceptible. Dernières commandes au bar dans une petite cohue. Corps suspendus aux dernières minutes de la fête. En soirée, à un moment, il y a toujours une belle personne qui se met à danser. Un garçon ou une fille. Il ou elle danse bien. Entre dans une transe hors du temps, désynchronisée. Puis à un moment cette personne, qui concentre en elle toute l'essence de la fête, son maximum, son meilleur, sa grâce, sa violence et sa liberté, s'arrête mollement de danser. Peu de gens savent terminer avec classe ce qu'ils ont commencé.

Je déteste apercevoir ce moment. L'alcool qui retombe. Ce moment où les gens vont devenir moches, d'un seul coup. Cendrillon, aillons, citrouille. Paillettes et confettis cessent de virevolter et gisent, piétinés, sur le sol trempé d'alcool et de sueur. Détails sordides. Vomis. Pour éviter ce spectacle déprimant, j'ai généralement pour principe de quitter les soirées à leur apogée, sur une dernière image : celle d'avant le déclin. Mais pas ce soir. Ce soir j'ai envie de voir les lumières

criardes se rallumer sur les visages.

- Putain, c'est pas encore ce soir que j'aurai serré.
- Sissi, ne le prends pas mal, mais je trouve que parfois tu es un peu vulgaire.
- En fait, je pense que tu confonds vulgarité et grossièreté Mathilde.
- Possible.
- Bon j'me casse ! Tu restes là ?
- Ouais je crois...
- Sûre ?
- T'inquiètes...
- Putain, Mathilde, tu ne sais vraiment pas résister... Tu sais je connaissais une fille comme ça qui ne savait pas dire non. Du coup quand elle sortait elle se foutait un tampon dans la chatte, même quand elle n'avait pas ses règles. Tu vois ? Comme ça elle était sûre d'avoir une bonne excuse pour ne pas baiser.
- Tu as raison, en fait je crois que c'est « grossière » le mot.
- Ah ah !
- Je vois pas trop le rapport entre ton histoire dégueulasse et moi, mais n'empêche c'est hyper dangereux de mettre un tampon sans avoir ses règles. Il peut rester coincé ! J'ai une amie à qui s'est arrivé au collège...

Jean interrompt la conversation.

- De quoi vous parlez les filles ? Ça a l'air intéressant, j'ai entendu le mot chatte.
- Bon allez, je m'arrache ! Bisou ma poule. Fais attention à toi. Salut Jean !
- Salut Assia !
- Bisou ma Sissi ! Mon amour ! Mon impératrice !

Dernières clopes. Jean sonne la cloche du départ, rallume les lumières. Quelques clients commandent une dernière bière à emporter, dans un gobelet. Dernière à quitter le bar, la DJ part avec son ordinateur et l'argent de sa soirée. Tout le monde est sorti. Jean a tamisé de nouveau les lumières. Lancé une playlist de fin de soirée. Un peu tranquille. Il se met à me masser les épaules, la nuque, les seins, m'invite à m'asseoir sur la banquette...

Nous discutons à présent à demi nus, lui assis, fumant un joint de son herbe d'Amsterdam, moi allongée, la tête sur ses genoux. Il caresse mon ventre.

- T'as des abdominaux dis donc, c'est fou ça ! Tu as toujours été ferme toi. Pourtant on peut pas dire que tu fasses la fortune des salles de sport...
- Mouais... Jusqu'au moment où tout va se casser la gueule...!
- Impossible. Tu disais déjà ça quand on était ensemble. Non, moi je pense que tu resteras comme ça toute ta vie. C'est ta morphologie !
- Hm... Peut-être...
- Par contre tu t'épiles pas trop j'ai remarqué...
- Je quoi ?
- Bah t'es pas une ayatollah du poil quoi...
- Ah non, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi !
- Bah quoi ?
- Quoi, quoi ? Tu vois, c'est pour ça que je ne ramène plus de mec chez moi !
- Quoi ? Pourquoi ? Qu'est ce que j'ai dit ?!
- Tu sais, y a un mec qui se pointe en face de toi, tu le rencontres... Tu passes une excellente soirée, c'est nouveau, c'est libre, c'est plein de promesses... et il est là.
- Au Gloss quoi !

- Justement non. Donc tu le trouves cool ce mec. Tu le trouves un peu froid mais tu le trouves mâlin et ça te plaît. Tu as envie de t'amuser avec lui...
- Tu sais que je n'aime pas trop que tu me racontes tes histoires Mathilde...
- Et moi ? Tu crois que ça me fait plaisir de sentir ton alliance sur ta main gauche qui me caresse le sein en ce moment ? Donc, tu te dis putain si on ouvre la porte si ça se trouve c'est la supernova à effondrement de cœur. Le Big Bang ! L'explosion d'amour. Va savoir. Alors tu rentres avec lui...
- Attention Mathilde...
- T'inquiètes ! Donc tu décides de rentrer avec lui. Tu le ramènes chez toi, tu couches avec lui et après avoir fait le truc... C'est bon « le truc » ?
- C'est bon.
- Et bien ce n'est pas du tout la supernova ! Non. C'est la putain de période glaciaire ! Le vent du réel s'engouffre sous la porte et là le mec te lâche : "C'est un choix ton épilation légère au niveau du pubis ?"
- Ah ah ! Le mec dit « pubis » !
- Non mais le mec dit surtout « ÉPILATION LÉGÈRE » !
- Le mufle.
- Tu ne le penses pas.
- Non.
- Mais putain ! Il n'a pas de mère ou quoi pour poser ce genre de question ?! Le mec n'a jamais vu *Police* avec Sandrine Bonnaire ?
- *Polisse*, le film de Maiwen ?
- Non *Police*, le film de Pialat.
- T'as vraiment des références de vieux parfois Mathilde...
- Non mais attends, moi je n'attendais rien de cette soirée, tu comprends ? Pour tout te dire je n'avais même pas spécialement envie de coucher avec lui. Mais bon, on était un peu bourrés tu vois et donc...
- STOP.
- OK ! Mais merde, quand on ne laisse le temps à rien, ni au désir, ni à la préparation, le plus courtois dans ce genre de situation ce serait quand même de tout accepter, non ?! Toi tu vas pêcher en haute mer en t'étonnant de la trouver trop agitée ?
- Tiens ça me fait penser, je t'ai dit que je voulais m'acheter un voilier ?
- Elle te fait chier mon histoire ?
- Non, ce n'est pas qu'elle me fait chier ! Mais ce n'est pas très important, si ? Tu l'as rayé de ta vie pour ça ce mec ?
- Bien sûr ! Je n'ai pas envie de me sentir à l'armée à chaque fois que je baise. « Inspection générale ! Écartez les cuisses mademoiselle ! » En plus tu me connais, la plupart du temps je coupe un peu quand même... Bon, c'est vrai que depuis un moment c'est un peu en jachère, mais bon...
- T'exagères toujours Mathilde, c'est ça ton problème.
- J'exagère ?! Mais putain il faut être exigeant, non ? T'obtiens quoi sinon dans la vie ?!
- Mais il ne t'a pas demandé de t'épiler intégralement ! Il t'a juste posé une question et toi tu lui es tombé dessus comme une furie. Non mais le pauvre ! En plus si ça se trouve c'était l'homme de ta vie ce mec...
- Mais non, c'est toi l'homme de ma vie Jean, tu le sais bien... Tu m'emmèneras sur ton voilier ?
- Bah ouais, carrément... Je viendrai te chercher dans un port où tu m'attendras et on fera l'amour comme des fous en pleine mer et tu laisseras pousser des kilomètres de poils et même qu'on en fera des bracelets qu'on vendra aux touristes !
- Ah ah ! Oh oui... !

Nous restons un instant silencieux.

- C'est bizarre, quand je regarde ta boule à facettes j'ai l'impression d'être dans ma chambre et de

regarder mon plafond...

- Ah mais oui c'est vrai, je me souviens. Tu as toujours cette boule à facette ?!
- Bah oui.
- Et ton vieux poste de radio d'adolescente, avec tes autocollants dessus et tes badges ?
- Je l'ai encore aussi.
- Ah bon ?! Et t'as pas envie d'en changer ? D'acheter une vraie chaîne HiFi ?
- Bah, il marche toujours... Ce serait bizarre de jeter un truc qui fonctionne, non ? Ceci dit, c'est vrai que la lentille ne lit plus les CD...
- Moi j'adore changer ! D'ailleurs j'en ai un peu marre du bar en ce moment... Je voudrais acheter une maison et tout retaper dedans. J'ai envie de construire !

Jean ne dit jamais « nous » quand il parle de ses projets avec sa femme. Pour ne pas me blesser peut-être. Mais surtout pour lui même. Pour entretenir cette illusion d'éternel homme libre.

- Mais tu es quand même heureux avec ton bar ?
- Bah, disons qu'à la fois je suis bien, oui. Je suis tranquille, je suis mon propre patron, personne ne me fait chier... Je suis un petit peu la star ! Et à la fois il y a trop de monde... J'en ai marre d'avoir à gérer toute la soirée des alcooliques, des cas sociaux...
- Tu pourrais faire un enfant sinon.
- Oui. Oui aussi... Mais c'est vrai que j'aimerais surtout avoir une maison à la campagne ! Hé hé.
- Oui je comprends...
- Et à la fois est-ce que je serai heureux... ?

Une chanson du groupe Sparklehorse passe. Un air très doux. Très lent.

« I am  
The only one  
Can ride that horse »

- Elle est belle cette chanson...
- Elle est belle, hein ? C'est la musique que j'aimerais qu'on passe à mon enterrement...

« I'm the dog that ate, your birthday cake  
It's a wonderful life, it's a wonderful life, it's a wonderfull life »

- Bon ! Il faut que je rentre Mathildounette ! En plus j'ai rien rangé là...

Nous nous levons. Nous rhabillons. Il sort de l'argent de sa caisse.

- Non mais c'est bon, garde ton argent. Je bois toujours à l'œil en plus...

- Allez Mathildounette, je peux quand même te payer le taxi. En plus c'est ton anniversaire !
- Non.
- Franchement il y a que des poivrots à cette heure sur le boulevard, ça craint. Allez...
- Ok.

Quatre heures du matin. Je referme la porte de mon appartement de vingt mètres carrés, tourne deux fois le verrou, dépose mon sac sur un fauteuil, chaque chose a sa place, je suis une personne très rangée. Je prends un Doliprane en prévention de la gueule de bois qui m'attend demain. Mange quelques pâtes froides qui traînent dans une casserole. Me démaquille. Sur mon visage s'inscrit en ombres, sillons et reliefs, un an et une soirée de plus, avec beaucoup d'alcool et un peu d'amour mal raconté. L'iris vert est un peu envahi par ma pupille, dilatée par une faible lumière. Le fond de l'œil rougis. Le nez fort. Ni belle, ni moche, je n'ai jamais eu un visage à la mode.

Je me déshabille à côté de mon chevalet et regarde mon corps nu dans le miroir. Je vois ma peau lisse et blanche constellée de grains de beautés. Certains forment un alignement parfait. Pour me démaquiller j'ai réunis en chignon mes longs cheveux noirs, lisses, parsemés de quelques filaments blancs, crépus. Quelques mèches retombent sur mes épaules. Je regarde mes hanches. Ma taille. Mon rapport fesses/épaules forme presque un sablier parfait. La peau de mon cou, fragile, semble moins ferme. Mes seins, un peu alourdis, ont accentué leur courbe. Contorsionnée, je regarde mon cul. Je le contracte légèrement. Cellulite. Juste un cul. Un cul qui ne fait pas trop d'exercice. Six étages. Une marche quotidienne. Une petite coucherie par-ci par-là. Un footing par beau temps, en vacances. Un cul parmi tant d'autres. Un vrai cul.

Comme je le pratique depuis l'enfance avant de me glisser au lit, j'ai achevé le rituel enfantin de me brosser les dents et de faire un dernier pipi. J'enfile un fuseau et un t-shirt noir. A travers le mur gauche de ma chambre je peux entendre mon voisin ronfler. Je saisis mon journal intime.

« Chère Françoise,

Voilà trois ans que je vous écris dans ce journal. Trois ans déjà. Je m'en souviens très bien. J'ai commencé ainsi : « Je viens tout juste d'avoir trente ans, et je fais toujours mes lessives à la laverie. Je me demande à quel moment les choses vont enfin s'améliorer ? ». Depuis j'ai noirci cinq cahiers, consignants dedans - avec plus ou moins de régularité - pas mal d'ennui, beaucoup d'espoirs, et quelques déceptions. A ce propos, ce soir j'ai encore couché avec Jean. Je n'en suis pas très fière mais je n'en suis pas triste non plus.

Ce qui était triste en revanche c'était cette soirée... Je crois que je n'aime plus traîner dans les bars. Je n'aime pas les gens qu'on y trouve. Où sont donc passés l'enthousiasme, la folie ? Un bar, deux bars, trois bars, un casino ! Je veux du départ en voiture pour Deauville. Des dîners à n'en plus finir. Et pas des « il faut que j'attrape le dernier métro ». Qu'on s'accompagne jusqu'au bout. Qu'on attaque la nuit jusqu'au jour ! Je veux de la vengeance qui a de la gueule. De l'amour, du drame ! Des hommes qui invitent les femmes à danser. Des « Où avez-vous appris ce mouvement gracieux du poignet ? ». Et pas cette introduction minable, terrible : « Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? ». Comme si c'était important ce qu'on fait dans la vie ! Se positionner, toujours. Être quelqu'un. Être, être ! Comme s'il ne suffisait plus de vivre.

Mais où sont donc les esprits libres Françoise ? Où sont-ils aujourd'hui ? ! La distinction, l'allant, le chic... Les vrais méchants, les durs, les incorrects, je veux dire par là les sensibles, les vrais gentils. Les hommes qui raccompagnent les femmes la nuit quand elles rentrent... »

Je referme mon journal.

Au-dessus de ma tête : la boule à facette suspendue au plafonnier. Je la regarde dans le détail. Des miroirs de la mosaïque se sont décrochés. Peut-être à cause de la chaleur. Peut-être à cause du temps. Je me lève, approche la chaise de mon bureau, monte dessus avec précaution et la décroche. Demain je la descendrai à la poubelle. J'hésite à me débarrasser du vieux poste qui me réveille le matin au son des informations, mais n'y arrive pas. Miroir honteux de l'obsolescence programmée. J'aurais l'impression de jeter une plante vivante dans une poubelle, avec quelques branches encore vertes... Je m'allonge dans mon lit. Ma tête tourne légèrement. Je m'endors sans aucun problème.

Le septième jour, certains se reposèrent. D'autres eurent le spleen du dimanche. Et la gueule de bois en prime, pour ne rien arranger. Enfant déjà, le générique de fin de l'émission *Ça cartoon* me rendait triste à mourir. Souvent le dernier dessin-animé était un épisode de *Tom & Jerry*. A la fin de ce dernier, je savais que le couperet tomberait. « That's all folks ». L'heure d'aller se coucher. Le dimanche porte en lui la fin du week-end, l'extinction des lumières que l'on choisit. La fin de l'insouciance absence de but. Le retour au travail. Le lundi.

La fin des études fut mon petit Débarquement à moi. Comme une deuxième naissance. Tape sur le cul. Poumons ouverts. Cri. La sortie de ce ventre chaud et rassurant fut pour moi, disons-le par euphémisme, assez difficile. Comme le raconte le personnage d'Hubert dans le film *La Haine* : « C'est l'histoire d'un homme qui tombe d'un immeuble de cinquante étages. Le mec, au fur et à mesure de sa chute, il se répète sans cesse pour se rassurer : "Jusqu'ici tout va bien... Jusqu'ici tout va bien... Jusqu'ici tout va bien..." Mais l'important, c'est pas la chute. C'est l'atterrissage ». J'ai eu beaucoup de mal à m'insérer. Pendant des années j'avais appris à penser, à réfléchir, je m'étais rendue parfaitement employable pour le secteur tertiaire, celui qui, nous avait-on dit, était en pleine expansion. J'étais comme un sachet de quelque chose prêt à l'emploi, dont le packaging se serait effacé. Le genre de truc qu'on fout au fond d'un tiroir parce qu'on ne sait pas ce que c'est. Le genre de truc dont on se dit que si un jour on ne sait pas exactement ce que l'on recherche, peut-être qu'on l'ouvrira. Alors en attendant j'ai fait des petits boulots alimentaires. Beaucoup.

C'est ainsi qu'au début de ma vie professionnelle j'ai failli travailler chez Starbucks. Au début je croyais que Starbucks était une sorte de MJC payante, un truc pour que les adolescents claquent leur argent de poche bien au chaud entre deux cours, pour booster leur taux de sucre en berne après le joint qu'ils viennent de fumer. Mais ce n'est pas exactement ça. Non, en fait Starbucks c'est un peu le Mc Donald du café. Le décor du Starbucks Opéra à Paris vaut vraiment le coup d'œil. Il faut bien l'avouer, il n'y a que les américains pour faire ça. Il n'y a que les américains pour reproduire un décor type Empire avec un plafond même pas en voûte, orné d'une peinture type Chapelle Sixtine, éclairé par des lampes ultra modernes comme il s'en fait dans ces bars berlinois qui investissent les anciennes usines désaffectées. Et le pire dans tout ça ? Bah c'est qu'on s'y sent bien. On est là, vautrés dans les fauteuils en velours marron, à se demander s'ils ont vraiment investi un ancien bâtiment classé... On se prend alors à toucher la colonne en marbre à portée de main, pour vérifier quand même. On toque un peu et là, horreur ! La colonne sonne creux. Poussé par la curiosité, on se met alors à toquer partout. Et non seulement la colonne sonne creux mais le reste aussi. Les boiseries sonnent creux. Les tables sonnent creux. Les dorures noircissent et les angles en bas des murs, pourris à force des passages à répétition de la serpillière, s'effritent. Le plafond à tous les coups est un sticker géant et les serveurs, si ça se trouve, ne sont même pas humains ! Décor en carton pâte. Serveurs androïdes. Les américains sont comme ça, il faut toujours qu'ils importent les studios d'Hollywood partout où ils passent. Finalement je n'ai jamais travaillé chez Starbucks.

Aujourd'hui j'ai trouvé le moins pire des boulots alimentaires, celui de rédactrice pour un site de vente en ligne à prix cassés. Voyages low cost, beauté low cost, fringues low cost, restaurant low cost. Vie low cost. Poste pour lequel, comme l'indique mon CV, je suis chargée de la « production de contenu éditorial, de l'illustration photographique et de la rédaction de headlines de newsletter catchy ».

Café. Tartines. Afin d'éviter de penser à demain, comme chaque dimanche je retourne chez mes parents. Avant de prendre ma douche j'ouvre une page Youtube sur mon ordinateur pour y rechercher une vieille chanson de rap français. *La vie de rêve* du groupe marseillais 3ème Œil. Nostalgie de mes années adolescentes passées à enregistrer des K7 de chansons diffusées à la radio, sur Fun Radio et Skyrock. Au début de la chanson un homme tousse :

« Tu veux connaître mon rêve ? Écoute ça ! / Tu veux connaître mon rêve écoute ça / rouler en Testarossa / bagues aux doigts faire des Marseille by night avec ma smala / que tous les journalistes fassent la « hass on me » / que je récolte les fruits que j'ai semé »

Rêve de rappeur français. Pas bien différent du mythe de Sagan, si on y réfléchit bien. Si on remplace Marseille par Saint Tropez et la Testarossa par une Aston Martin.

A l'époque du collège, autour de moi, certains rêvaient de sauver la planète. Certains de devenir leur propre patron. Certains de devenir footballeur professionnel. Certains rêvaient de mourir à 27 ans et de rejoindre le club mythique des jeunes gens talentueux, disparus avant d'avoir pu nous décevoir. Certains de faire la guerre. D'autres de faire la paix. Certains, enfin, rêvaient de devenir propriétaire d'un pavillon dans une banlieue paisible, loin du tumulte de la ville, pour y enfanter une descendance qui y ferait du vélo tranquille. La réalité leur apprit assez vite que la plupart d'entre eux ne réaliseraient jamais leur rêve. Probablement que sauver la planète s'avérera un peu trop difficile. Probablement qu'on n'aura pas tous le destin de Mark Zuckerberg. Que le rêve de footballeur professionnel finira en abonnement annuel à des entraînements hebdomadaires dans un stade municipal mal éclairé, le dimanche soir. Que la tentative de suicide ratera. Que la paix ne sera pas possible sans la guerre. Et que la résidence paisible abritera un pédophile. Et l'enfant en eux probablement pleura.

Mon rêve à moi, aussi loin que ma mémoire me ramène, a toujours été de devenir « écrivain célèbre ». Célèbre, c'est important. C'est ainsi qu'à l'âge de huit ans, je soumis fièrement à la critique parentale mon premier livre fabriqué de mes mains, assemblage de petites feuilles blanches pliées et reliées à la tranche par un fil, entouré d'une couverture bleue découpée dans un protège-cahier où en lieu et place de l'étiquette j'avais inscrit *Livre n°1*. Quand j'annonçai à mes parents mon souhait de devenir « écrivain célèbre », mon père, empli de fierté, s'empara avec enthousiasme du livre en question pour en juger avec application le contenu et la qualité, concluant sa lecture par un « C'est très bien ma puce. Mais il va falloir corriger les fautes maintenant ». Ma mère, elle, beaucoup moins enthousiaste, affairée à quelque autre tâche domestique que celle d'écouter les divagations carriéristes d'un enfant de huit ans, me répondit : « C'est très bien ma chérie. Mais tu sais, dans ce métier il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ». Derrière l'idée de réalité qui évoquait finalement assez peu de choses à l'enfant que j'étais, il y avait dans ses paroles comme une idée de croyance. Une chose magique. Comme la certitude qu'il faudrait s'en remettre à quelqu'un. A quelque chose. Que ça ne dépendrait pas vraiment de moi.

Jacques Brel pensait qu'à l'âge de quinze ans, nous avons vu passer tous nos rêves. Et que nous passions ensuite le reste de notre vie à essayer de les réaliser. Dans mon cas, force est de constater qu'en terme de réalisation, tout ce que j'ai écrit jusqu'ici se résume en un seul et unique article sur un blog personnel. Un article ambitieux au titre abscons, devant inaugurer une longue série de considérations personnelles sur ma vie et sur ma génération.

### « Génération bréchet

Je m'appelle Mathilde Guillaume. Je suis née le 25 mars 1982 avec la Cinq, la drogue, le SIDA, le chômage, les Restos du cœur, le « star system », le « self made man », et le conflit israëlo-palestinien. Mes premiers souvenirs musicaux sont Mylène Farmer, Daniel Balavoine, Emiles et images, Prince, Queen, Madonna et Michael Jackson. Dix ans après ma naissance se développait le World Wide Web, les téléphones portables remplaçaient les téléphones fixes, les ordinateurs les Minitel, les Daft Punk commençaient à faire de la musique électronique et l'année de mon baccalauréat j'étais devant mon poste de télévision pour regarder la première de *Loft Story*.

Je suis de ces enfants sensibles que fait danser Paris, qui se lèvent roi un jour et puis le jour d'après se réveillent en larbin d'une société malade. Qui vivent où c'est impossible, aiment où c'est interdit et continuent l'Histoire qu'ils savent perdue d'avance. Voilà ce que nous faisons. Nous rêver en héros si le choix se présente et constater, amers, qu'on est à peine capable de nous sauver nous-même. Descendre. Puis remonter un peu, pour reprendre de l'air. Et regarder ailleurs, où tout est déjà en train de recommencer.

Je suis de ces enfants qui avancent dans la nuit avec l'inconsciente certitude que quand la réalité et le cynisme auront tout envahit, nous observerons, sereins, de l'autre côté de nos rives froides et

tristes, gésir, chaud, sur une plage vierge et douce, le romantisme heureux de nos imaginaires. « In girum imus nocte et consumimur igni », incandescents la nuit, incapables de souffrir le jour, nous courrons au bord des précipices après les papillons. Et cherchons l'attrape-cœurs qui nous sauvera de nous-même.

Je suis, dit-on, de la Génération Y. Juste après la Génération X et juste avant la Génération Z. Je suis de ces gosses nés dans les années 80 et éclos sur les ruines de deux effondrements, entre le 9 novembre 1989 et le 11 septembre 2001, à qui on a refilé des angoisses de mort, une iconographie pop à la con, deux ou trois références surréalistes sur des t-shirt, une ou deux révolutions ratées, qui mettent des coques sur leurs smartphones en espérant les faire passer pour des K7 et repassent la bande à l'envers en espérant y trouver un sens.

La Génération Y est une génération écrasée par ses idoles. C'est le deuxième gamin de la fratrie à qui on a refilé les fringues du premier, avant d'en acheter des nouvelles au troisième. Celui avec lequel les parents ont lâché la bride sur les sorties, en lui rappelant chaque soir que le SIDA est derrière la porte. Les Y sont cyniques, désenchantés, impuissants. Ils ont pour seul long terme une succession de fulgurances. Et l'on rit d'eux quand ils aiment. Alors, quand ils vont dans la forêt observer les biches, ils prennent un pack de douze bières pas fraîches et ils s'ennuient. S'ils avaient assez confiance en eux, ils refuseraient de laisser affubler leur génération de ce stupide Y qui ressemble à un bréchet. Et ils le briseraient en faisant un vœu. »

Un « post » n'ayant malheureusement, à ce jour, jamais trouvé de suite. Laisant mon rêve de réalisation littéraire, jusqu'ici, intact.

Douche très chaude. Presque brûlante. Je me sèche et m'habille. Comme je n'emporte pas d'affaires pour ne pas laisser à mes collègues le loisir perfide, lundi, de me demander si ce sac est celui que je prépare pour dormir chez mon mec, et risquer leur moquerie silencieuse en leur avouant que non, c'est celui que je prépare pour dormir chez mes parents, je m'habille donc comme pour un lundi : jean slim brut, t-shirt noir, pull en laine gris clair taille XL, bottines en cuir noir. Puis je glisse une culotte, une paire de chaussettes et mon journal intime dans mon tote bag noir sur lequel j'ai inscrit au TipEx en lettres capitales « JE SUIS UN SAC MOCHE ET INFORME » - j'aime bien le doute que sème cette phrase posée ici. Tout le reste je le trouverai sur place.

Je me maquille en vitesse et file chez mes parents, pile à l'heure pour le déjeuner, pour mettre les pieds sous la table et tenter d'oublier que depuis bientôt sept ans, depuis la fin de mes études, chaque lundi je me rends au travail en pensant qu'il y a évidemment pire. Et qu'en rentrant lundi soir chez moi, je n'aurai qu'une seule envie et ce ne sera pas d'écrire. Ce ne sera pas de me mettre au travail, pour enfin essayer de commencer un livre. Non. Ce sera de sortir.

## Chapitre 2

Depuis toujours mes parents habitent dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Je suis ce que l'on appelle une « vraie parisienne ». Je le précise parce que finalement c'est assez rare d'en trouver. En 2005 on recensait seulement 31% des habitants de Paris « natifs de la ville ». Témoignant d'une certaine modernité, mes parents, eux, n'ont jamais succombé à l'appel de la banlieue, remplissant à ras bord un trois pièces dans lequel j'ai toujours ma chambre, impeccablement rangée - je tiens ma maniaquerie de ma mère. Je crois intimement que vivre à Paris est ce qui les maintient en vie. Je monte les quatre étages de leur immeuble haussmannien, à la cage d'escalier trop étroite pour y

installer un ascenseur. Possédant pourtant un double de leurs clés, par souci d'indépendance mutuelle, je sonne. Mon père m'ouvre.

- Bonjour ma chérie. Joyeux anniversaire.

Il m'embrasse.

- Merci papa.

- Ta mère est dans la cuisine, elle fait son gâteau au chocolat.

- Cool ! Je pose mes affaires dans ma chambre, j'arrive !

Je dépose mon manteau sur la chaise du bureau, ouvre mon sac et en sort mon journal intime. Le glissant dans la table de chevet, sur lit je découvre un petit protégé cahier bleu avec une étiquette blanche sur laquelle est inscrit : *Livre n°1*. Je le saisis, en étudie les finitions, l'ouvre. Je découvre en le feuilletant des dessins grossiers - bien qu'assez figuratifs -, au coloriage hésitant. Je le relis. La narration, assez succincte, est bourrée de fautes d'orthographe. L'intrigue intéressante. Le récit plutôt court. Un jour un petit groupe de limaçons qui venaient de se faire piétiner avec dédain par des loups, décident de les défier. Ils proposent aux loups un combat qui aura lieu le lendemain. Les loups, certains de leur supériorité, acceptent en riant puis repartent. Les limaçons ont alors l'idée de former une alliance avec un groupe d'abeilles, élaborant ensemble en secret une stratégie militaire redoutable. Quand les loups, toujours aussi sûrs d'eux, reviennent le lendemain combattre les limaçons, les abeilles se tiennent cachées dans un arbre et ricanent. Quand le combat commence, les limaçons qui attendaient les loups près de la rivière donnent le signal aux abeilles, qui surgissent alors en essaim depuis l'arbre. Fonçant sur les loups, les piquant de toute part, elles les poussent vers la rivière où ils se noient. Les loups sont déclarés KO. Les abeilles et les limaçons se serrent la main, puis chacun rentre chez soi. Fin.

- Salut maman !

- Bonjour ma chérie.

- Dis donc, incroyable ce livre ! Vous l'avez trouvé où ?!

- Oh oui, c'est ton père qui l'a retrouvé dans ses archives l'autre jour... Gabriel, viens ouvrir le vin s'il te plaît !

Mon père arrive. Je lui montre le livre.

- Tu as vu ça ?! Sacré souvenir, hein ?! Qu'est-ce que j'ai été fier ce jour là, si tu savais... *Livre n°1*... !

- Franchement, l'histoire n'est pas mal... C'est presque un manifeste politique en fait ! C'est marrant que tu le retrouves maintenant...

- Et tu as vu le détail ?! Relié avec du fil, couvert avec un protégé cahier et tout. C'est presque un objet d'art !

- N'exagère pas non plus papa... !

- Oui, n'exagère pas non plus Gabriel. Tiens ma chérie, puisque le bon Dieu t'a mis là, tu vas aider ta vieille mère à battre ses blancs en neige.

J'aime aider ma mère à faire le gâteau au chocolat. Nostalgie suprême de l'enfance, tout le secret de cette recette familiale réside en deux points : la manière d'incorporer les blancs en neige au mélange farine-jaune d'oeuf-beurre-sucre-chocolat. Et la cuisson. Et toute l'aide que je propose à ma mère pour sa réalisation se résume généralement à battre les blancs en neige, puis à attendre le moment où il sera temps de lécher le saladier. Je me souviens qu'un jour ma mère acheta une spatule souple révolutionnaire sensé racler en totalité les mélanges dans les contenants, afin de n'en plus rien laisser et ainsi éviter le « gâchis ». La maudite spatule fit son entrée dans la cuisine un samedi

après-midi, rompant le lien mère-fille avec une telle violence que le samedi suivant elle disparut de notre panoplie d'ustensiles, pour ne plus jamais réapparaître.

- Je mets une pincée sel, c'est bien ça ?

- Oui, non, fais comme tu veux. Tu sais, ça ne sert à rien le sel ma chérie...

- Bah. Maman. Il faudrait savoir. Tu m'as toujours dit qu'il fallait en mettre.

Elle fait une moue.

- Non. Vraiment, c'est inutile je t'assure.

Je hais quand elle fait ça. Parfois je n'ai plus accès à ma mère. C'est comme si elle n'avait plus de souvenirs. Sacrifiant par son oubli notre mémoire familiale commune.

Mon père avait vingt cinq ans quand il rencontra ma mère. Elle en avait tout juste vingt. Lui, d'un milieu paysan à trajectoire ascendante, fasciné par les grands de ce monde, par tout ce qui est ingénieur, journaliste, avocat, bref ! Tout ce qui a « réussi ». Elle, issue d'une bourgeoisie provinciale déclinante d'industriels, qui vit sa richesse disparaître au profit d'une économie de services dont ils ne virent pas venir la domination. C'est tout naturellement sur une aire d'autoroute qu'ils se rencontrèrent, à la sortie de Paris. Ma mère, dont le pneu venait de crever, partait en vacances chez son père dans le Sud de la France. Sud de la France où ce dernier dilapidait depuis dix ans déjà, dans une insouciance totale, l'héritage familial, installé deux cent jours par an au bord de sa piscine, et les cent soixante cinq jours restant dans un transat à bord d'une croisière ; coulant des jours heureux dans une villa à flan de montagne dans les hauteurs de Nice, aux côtés de sa troisième femme qu'il couvrait - parce qu'il faut avouer qu'elle le méritait bien - de bijoux et de parfums. Mon père, lui, se rendait au mariage d'un ami en Auvergne, en costume blanc. Il lui changea son pneu et tâcha son costume. Il n'en fallut pas beaucoup plus à l'époque à ma mère pour se sentir sauvée. Sans doute espérait-elle à l'époque que l'un et l'autre s'élèveraient ensemble. Rebâtissant à eux deux cet héritage qu'elle voyait fondre, impuissante, sous le soleil de la Côte d'Azur. Hélas, ce ne fut pas exactement le cas. Ce ne fut pas la débâcle, mais ce ne fut pas l'opulence non plus. Au sommet de leurs carrières respectives, mon père était cadre - un cadre discret - dans les assurances agricoles. Et ma mère, comptable dans une mutuelle de santé. Métiers ennuyeux, dont ils se retirèrent tous les deux à un an d'intervalle. Ma mère en retraite anticipée. Fille unique du premier mariage de ses parents, ma mère, n'ayant aucun problème avec la reproduction des schémas familiaux, décida après ma naissance de se faire poser un stérilet, décrétant qu'elle ne le retirerait qu'à la ménopause. Mon père approuva. Mon père approuve toujours. Solitaire, plutôt taiseux. Économe en paroles, sauf lorsqu'il s'agit d'émettre ses grandes théories sur la vie, mon père porte en haute estime les valeurs du travail et de la famille comme bases essentielles d'une existence réussie. Photographe amateur, il passe ses journées au rayon appareils photos numériques de la FNAC, nourrissant un penchant coupable pour ces petits bijoux de perfectionnement. Un hobby qui exaspère ma mère. Sauf quand dans cette multitude une belle photo d'elle surgit, réveillant chez elle un subit intérêt.

Alors qu'ils adoraient, à l'époque, recevoir - je me souviens d'amis de mes parents réunis autour d'un repas interminable, buvant, fumant jusqu'à plus d'heures -, aujourd'hui mes parents ne reçoivent plus. Que quelques amis de passage. Un cousin de province. Une tante, un oncle. Parfois, sans qu'elle s'en rende compte, je capte le regard absent de ma mère. A quoi pense-t-elle ? Égoïste et dépendante, elle ressemble de plus en plus à un enfant... Comme chaque dimanche, le menu du déjeuner reste inchangé : poulet fermier fourré au citron et au thym, accompagné du fameux gratin de pommes de terre paternel.

- Élisabeth, tu peux me passer la bouteille de vin s'il te plaît ?

- Tiens Gabriel.

Mes parents n'ont jamais succombé à la tentation de se fondre dans leur rôle de parents au point de renier leur individualité. Ils ne se sont jamais appelé mutuellement « papa » et « maman ». Un autre point notable - avec leur appartement parisien - qui me fait considérer le couple qu'ils forment comme un couple relativement moderne.

- Tu veux un peu de vin ma puce ?

- Non merci papa.

- A la radio ce matin ils ont parlé d'une enquête européenne très intéressante... Ils disaient que pour 86 % des jeunes aujourd'hui, la vie de famille arrivait en tête de leurs préoccupations. Contre seulement 59 % pour le travail. C'est fou non ?

- Bah bof. Qu'est-ce qu'il y a de fou là dedans ? Que 86 % se préoccupent davantage de leur famille que du travail ?

- Bah tu sais ma chérie, dans notre jeunesse, ton père et moi n'avions pas vraiment comme centre d'intérêt la famille... !

- Heu... On va reparler des valeurs de Mai 68 là ou pas ?

- Ce n'est pas la question de Mai 68. Simplement il faut bien avouer qu'aujourd'hui il y a quand même un problème avec les jeunes et le travail...

- Ah bah oui ! Ça oui, il y a un problème avec le travail, c'est sûr... Et le problème papa, je vais te dire ce que c'est : eh bien c'est tout simplement qu'il n'y en a pas !

- Oh... Quand même Mathilde... Tu ne crois pas qu'elle a bon dos à un moment la crise économique ?

- Ton père a raison Mathilde, il y a du travail quand même, il ne faut pas exagérer. Non, moi je crois plutôt qu'aujourd'hui il y a un vrai désamour des jeunes pour le travail...

- Un « désamour » ? Ah ah ! Parce qu'il y a déjà eu « amour » en fait ? Excusez-moi je croyais que la racine étymologique du mot travail c'était « torture ».

- Torture... Non mais qu'est-ce que c'est que ces vieilles idées anarchistes ? Enfin, il y a quand même des boulots qui sont épanouissants.

- Ah oui, lesquels ? Banquier ? Comptable ?

- Avocat, c'est un beau métier.

- Et les métiers manuels ? ! Boulanger, forgeron, ébéniste... Plus personne ne veut faire ces métiers aujourd'hui. Ils ne trouvent plus personne à embaucher !

- Dit le fils de paysan travaillant dans les assurances...

- Architecte aussi c'est un beau métier, qui doit être très épanouissant ! J'aurais bien aimé être architecte d'intérieur moi...

- Non mais maman... Non. A un moment il faut arrêter avec ça en fait. Le travail n'est pas quelque chose d'ÉPANOUISSANT. OK ? Je suis désolée mais ça c'est une idéologie DE MERDE qu'on essaye de nous foutre dans le crâne pour nous faire croire que le travail c'est COOL, et pour nous faire penser que finalement si nous faisons un travail DE CON, mal payé et pas valorisant pour deux sous, nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-même !

- Calme-toi ma chérie, tu sais que ton père n'aime pas quand tu deviens vulgaire...

- Je pense que tu veux dire grossière maman.

- Grossière, vulgaire... Tu vois très bien ce que je veux dire !

- Non mais de toute façon tu sais bien, il faut toujours qu'elle ergote...

- Que j'ergote ? Mais c'est vous aussi, avec votre vieille vision du travail là... ! Il faut que vous sachiez un truc quand même : il n'y a plus de lutte des classes chez les jeunes aujourd'hui. Tout ça c'est fini. Over. Terminé. Il y a juste une lutte générale pour échapper au travail. Point !

- Enfin, le travail ce n'est pas que la souffrance Mathilde, c'est aussi être utile socialement.

- Peut-être. N'empêche que désormais, riches comme pauvres, plus personne n'a envie de se tuer à la tâche pour gagner des clopinettes.

- Non, je suis désolé, aujourd'hui quand on fait des études en France, ça paye. D'ailleurs je ne comprends toujours pas qu'on puisse avoir un bac+5 comme toi et faire le boulot que tu fais aujourd'hui...

- Le boulot que je fais aujourd'hui ? Ah, nous y voilà... Tu sais, je crois qu'il n'y a pas grand chose que tu comprends à la société d'aujourd'hui papa. Et puis hé ho, ça va ! Je suis rédactrice web, je ne suis pas éboueur non plus.
- Mais éboueur c'est un métier nécessaire et très respectable... Et ce n'est pas si mal payé à ce qu'il paraît...
- Oui non mais maman, on est d'accord. Mais enfin ça n'a rien à voir. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire !
- Tu admettras quand même que ce n'est pas très bien payé ton boulot là... Tu as quand même fait des études de sociologie... Et de journalisme ! Ce n'est pas rien, merde !
- Et alors ? Ce n'est peut-être pas ce que j'avais envie de faire... C'est peut-être ce que TOI tu avais envie que je fasse ?!
- Ah mais pardon, si on ne peut plus nourrir d'ambition pour son enfant... !
- Bah oui, c'est sûr qu'avec toi si on n'a pas sa photo dans Challenges... D'ailleurs depuis quand tu lis ce torchon papa ? T'es pas sensé être de gauche toi ?
- Ah ah ! Voyons ma chérie, ton père n'a jamais été de gauche, il a toujours été du Centre. Tu le sais bien, c'est son côté catholique !
- Tu aurais pu devenir journaliste, tu as quand même fait des stages...
- Oui bon bah c'est trop tard maintenant, ça n'a pas pris, c'est tout ! C'est comme ça, c'est la société d'aujourd'hui papa, ça prend ou ça ne prend pas.
- Comment ça, ça prend ou ça ne prend pas ? Eh bien moi je crois qu'il faut quand même un peu insister pour réussir... La réussite ça n'arrive pas comme ça.
- Mais tu sais quel âge ont les jeunes journalistes qui débudent papa ? Ils n'ont pas trente trois ans !
- Tu n'as même pas essayé...
- Mais je m'en fous ! Ce milieu ne m'intéresse pas ! Je n'aime pas les journalistes. Ils me font chier, tu comprends ?! Avec leurs sujets de merde, leurs marronniers de merde, leur pensée court-termiste à la con, leurs scoops, leurs connivences, leurs petits commentaires de merde et toutes leurs formules d'accroche complètement bateau ! Il n'y a plus d'écrivains dans les journaux papa aujourd'hui. C'est fini.
- Si, un jour j'ai lu une très bonne nouvelle d'Emmanuel Carrère, dans Le Monde...
- Maman, c'était une nouvelle érotique, dans une édition d'été...
- Tu exagères il y a des journalistes qui font du travail admirable. Et la radio, tu penses à la radio ? Ces ambiances, ces voix, tout cet imaginaire, cette incitation au voyage...
- Mais je m'en fous d'être journaliste, moi ce que je veux c'est être écrivain.
- Mais non Gabriel, souviens-toi. Elle ne veut pas être journaliste, elle veut être « écrivain célèbre »... !

Ils pouffent.

- Oui, écrivain à succès. Je ne vois pas ce qui est drôle là-dedans.
- D'accord. C'est très bien ça, mais quand même ma puce, tu n'as plus huit ans. Tu sais qu'on ne vit pas avec un roman...
- Bah pourquoi pas ? Si c'est un best-seller !
- Ton enthousiasme est touchant, et je ne doute pas une seule seconde de tes capacités à écrire un livre, mais tu ne peux quand même pas tout miser là-dessus.
- Et pourquoi pas ?! Aujourd'hui il y a plein de gens qui connaissent une notoriété très rapide ! Regarde les stars de Youtube. Pour eux, la célébrité est juste un commencement. D'abord ils deviennent des stars sur internet et ENSUITE ils remplissent des salles, ils font des séries, des films...
- Mais enfin un livre ce n'est pas une vidéo YOUTOUBE !
- Arrête de crier Gabriel ! Détends-toi, tiens, reprends un peu de vin... Ma chérie, je crois que ce que ton père essaye de te dire, c'est qu'un livre est un travail de longue haleine, qu'on ne termine pas en

un jour...

- Si. Certains ont des fulgurances. Regardez *Sur la route* de Kerouac ! Deux semaines d'écriture.
- Ah ah ! Et six ans derrière ma petite fille, avant qu'un éditeur ne l'accepte ! L'écriture est un travail dur, solitaire et qui ne paye pas toujours. Il faut beaucoup de temps pour écrire...
- Eh bien je vais trouver un mari riche alors !
- AH NON ! Ça non ! Les féministes n'ont pas lutté toutes ces années pour t'entendre dire des bêtises pareilles, chérie !
- Quelles bêtises ? Que je ne me sens pas capable de mener la bataille du travail et que je veux bien la laisser aux hommes ?!
- Et quand tu devras faire la promotion de tes livres ? Qui va faire la cuisine ? Qui va garder les gosses ? Non, c'est n'importe quoi ce projet chérie. Autant j'essaye de te défendre depuis tout à l'heure, autant là je ne te suis plus... !
- Je plaisante maman...
- Mais quand même Mathilde, il faut aussi t'attendre à ce que ça ne marche jamais. Plein de très bons écrivains sont morts sans jamais avoir été reconnus !
- Je sais papa... Mais moi je vais écrire un best seller, devenir célèbre, gagner beaucoup d'argent et ENFIN je pourrai séduire tous les hommes que je désire et faire énormément la fête ! AH AH !
- Non mais elle a perdu la tête !
- Mais je plaisante papa ! On ne peut plus rigoler ou quoi ? Je veux bien reprendre un peu de poulet maman s'il te plaît.
- Tiens ma chérie.
- Donc, tu reconnais qu'il faut quand même du travail... ?
- Mais bien sûr papa, qu'il faut du travail... Mais bon, ça n'empêche pas de vivre ! Avec toi on dirait que l'écriture c'est le bain. On peut quand même être écrivain et s'amuser, non ? Regarde Françoise Sagan !
- Sagan c'est une autre époque...
- Non, ce n'est pas une autre époque ! Ce qu'il y a c'est qu'il y a un vieux mythe de l'écrivain maudit. Et que si tu trahis ce mythe, c'est la mauvaise réputation à vie.
- Ce n'est pas ce que je veux dire. Ce que je veux dire c'est qu'« écriture » ne rime pas forcément avec « célébrité ». Et je ne suis pas sûr d'ailleurs que ce soit une bonne excuse pour écrire... Et puis c'est quoi cette obsession de devenir célèbre d'ailleurs ? Il y a une différence entre devenir célèbre et réussir sa vie tu sais.
- C'est vrai ma chérie, ton père a raison. Regarde cette histoire de chanteur là, dans la chanson de Daniel Balavoine...
- Ah ah ! Qui ça ? Henri ?
- Oui voilà ! Henri ! Tu me fais penser à Henri...
- Ah ah ! Attendez on va la mettre !
- Oh non, pas de musique à table chérie s'il te plaît...
- Oh si Élisabeth, laisse-la pour une fois... J'ai envie de l'écouter moi aussi !

Je recherche sur mon téléphone *Le chanteur* de Daniel Balavoine et lance le clip sur Youtube.

- Attends, on va le connecter aux enceintes de la chaîne HiFi !

Mon père se lève pour allumer sa chaîne HiFi, y connecte mon téléphone et augmente le volume. Quand les trompettes en introduction de la chanson retentissent, il pointe son index en notre direction et se met à chanter :

« J'me présente, je m'appelle Henri  
J'voudrais bien réussir ma vie, être aimééé  
Être beau, gagner de l'argent  
Puis surtout être intelligent

Mais pour tout ça, il faudrait que j'bosse à plein temps »

Il s'approche de la table et, me prenant par les épaules, se met à se balancer de gauche à droite derrière moi.

« J'suis chanteur, je chante pour mes copains  
J'veux faire des tubes et que ça tourne bien, tourne bieeeeen  
J'veux écrire une chanson dans l'vent  
Un air gai, chic et entraînant  
Pour faire danser, dans les soirées de Monsieur Duraaand »

Il fait le tour de la table, tend une main à ma mère.

- Viens danser chérie !

« Et partout dans la rue  
J'veux qu'on parle de moi  
Que les filles soient nues  
Qu'elles se jettent sur moi  
Qu'elles m'admirent, qu'elles me tuuuuuent  
Qu'elles s'arrachent ma vertuuuuuu »

Elle refuse. Il supplie en chantant.

« Pour les anciennes de l'école  
Devenir une idole  
J'veux que toutes les nuits  
Essoufflées dans leur lit  
Elles trompent leur mariiiiiiiii  
Dans leurs rêves maudiiiiiiiiiiiiits »

- Oh non Gabriel.

- Allez, viens danser avec ton mari...

- Ah ah ! Allez maman, vas-y !

Elle se lève.

« Puis après je f'rai des galas  
Mon public se prosternera devant moi  
Des concerts de cent mille personnes  
Où même le tout Paris s'étonne  
Et se lèèève pour prolonger le combaaat »

Mon père fait basculer le corps de ma mère qui balance sa tête en arrière. Elle rit.

« Et partout dans la rue  
J'veux qu'on parle de moi  
Que les filles soient nues  
Qu'elles se jettent sur moi  
Qu'elles m'admirent, qu'elles me tuuuuuuuuent  
Qu'elles s'arrachent ma vertuuuuuuuuuu »

- Oh non, c'est plus de mon âge Gabriel ! Danse un peu avec ta fille !

Mon père saisit la bouteille de vin sur la table. La portant à sa bouche comme un micro, il reprend la chanson. Se déhanchant, l'air grave.

« Puis quand j'en aurai assez  
De rester leur idole  
Je remonterai sur scène  
Comme dans les années folles  
Je ferai pleurer mes yeeeeeeeeux  
Je ferai mes adieeeeeeeeeux

Et puis l'année d'après  
Je recommencerai  
Et puis l'année d'après  
Je recommencerai  
Je me prostituerai  
Pour la postéritééééééééééé »

Nous rions. Il repose la bouteille sur la table.

- Viens Mathilde, viens danser avec ton vieux père !  
- Ah ah !

« Les nouvelles de l'école  
Diront que j'suis pédé  
Que mes yeux puent l'alcool  
Que j'frais mieux d'arrêter  
Brûleront mon auréooooooooole  
Saliront mon passééééééééééé »

Nous dansons tous les deux.

« Alors je serai vieux  
Et je pourrai crever  
Je me chercherai un Dieu  
Pour tout me pardonner  
J'veux mourir malheureeeeeeeux  
Pour ne rien regretteeeeeeeer  
J'veux mourir malheureeeeeeeeeux »

Les dernières notes courent. Le calme retombe. L'espace d'un instant ma mère semble regarder mon père comme au premier jour. Je décèle cependant dans ses yeux la marque d'une certaine fatigue. L'implacable sentiment d'incrédulité des vieux couples qui ont trop connu l'instant d'après. Ma mère attrape la bouteille de vin à sa gauche et se resserre un verre.

- Tu sais, tu devrais te méfier Mathilde, au train où vont les choses, tu vas finir complètement aigrie... Comme ta grand-mère maternelle.  
- Mais enfin Gabriel ! D'abord on ne dit pas du mal des morts. Ensuite je ne vois pas du tout ce que ma mère vient faire là-dedans...  
- Bah quoi ? Si, c'est vrai ! Désolée, paix à son âme, mais on dirait quand même ta mère après son divorce d'avec ton père. Tout le temps à tout critiquer...

- Ah ah ! Aigrie ?! Non mais n'importe quoi.
- On essaye juste de comprendre Mathilde...
- Mais comprendre quoi ? Je vis, ça suffit non ?! Qu'est-ce qu'il y a à comprendre de plus ?
- Mais je ne sais pas, que tu n'aies pas envie d'avoir un travail à la hauteur de tes compétences c'est une chose, mais tu n'as même pas envie de fonder de famille... !
- Mais... Mais qu'est-ce que vous vous faites comme film tous les deux le soir dans votre lit ? Non mais ça suffit le procès là ! On va parler de ma situation personnelle maintenant ?
- N'empêche, il était vraiment bien Alex... On n'a jamais compris pourquoi tu t'étais séparée de lui...
- Oui bah ce sont des choses qui arrivent maman ! On ne va pas en parler vingt ans.
- Vous faisiez un beau couple quand même...
- Ah oui, ça oui, c'est sûr ! Je faisais la cuisine et il faisait la vaisselle. Un vrai couple quoi.
- Bah oui, pourquoi tu prends cet air sarcastique ? C'est ça la vie de couple aussi...

Chaque jour un peu plus désespéré, de gendre idéal mon père ne voit pas venir. Moins imprégné des valeurs de Mai 68 que ma mère – bien que, plus j'y pense, plus il me semble que les valeurs de ma mère soient davantage imprégnées de je-m'en-foutisme que de Mai 68 – mon père reste persuadé, dans la juste tradition chrétienne, qu'on laisse sa fille à un homme pour qu'elle devienne une femme. Grandir et vieillir ne suffisent pas. Mais jusqu'à quand faudra-t-il se justifier ? Faudra-t-il descendre dans la rue ? Faudra-t-il signer le manifeste des 343 trentenaires célibataires ? Appeler toutes les jeunes femmes urbaines à défiler pour leur droit à vivre seules, plutôt que mal accompagnées ? Exaspérées, brandiront-elles dans toutes les grandes villes de France des pancartes sur lesquelles on pourra lire en gros caractères : « FEMME, SEULE ET FIÈRE DE L'ÊTRE », « SAINTE CATHERINE MON CUL ! », « NON, MON CHAT N'EST PAS MON MEC », « OUI J'AI DES RIDES ET JE VOTE » ! Quoi d'autre encore ? « OUI JE CHERCHE UN HOMME MAIS MERDE A LA FIN ! » ? Je ne sais pas comment expliquer à mon père qu'aujourd'hui des hommes lâches fuient des femmes ennuyeuses. Que pour éprouver l'irréversibilité nous préférons nous faire des tatouages plutôt que des enfants. Que le sacrifice en amour n'existe plus. Que la relation amoureuse, passé les premières années de la passion, n'est plus qu'une image repoussoir cliché d'un couple au sommet de l'exaspération, fondu dans l'ennui, la négation de soi, le compromis, le renoncement et la cohabitation forcée. Que des images mortifères envahissent les magazines de mode, mettant en scène des jeunes couples morts-nés dans des appartements immenses aux vieux meubles anciens qui voudraient évoquer le Romantisme mais qui n'évoquent rien d'autre que l'état dépressif d'un mariage bourgeois subit par tradition. Des corps décharnés sous Prozac qui attendent en souffrant la fin d'une vie commune qu'ils n'ont jamais souhaitée et déambulent dans les espaces vides d'un appartement qu'ils n'ont jamais habité. Comment expliquer à mon père que dans l'idéal, mon modèle de couple reste invariablement le même ? Celui d'André Gorz et sa femme qui décidèrent de se suicider ensemble, parce que comme le philosophe l'a couché sur son livre testament *Lettre à D.* : « Nous aimerions chacun ne pas avoir à survivre à la mort de l'autre. Nous nous sommes souvent dit que si, par impossible, nous avons une seconde vie, nous voudrions la passer ensemble ». Un couple idéal, pensant, agissant, complémentaire avant d'être égal. Mais que dans la réalité, quand je regarde autour de moi, quand je vois tous ces hommes sans idées, sans allant, sans humour et sans force, dans la réalité je me demande encore comment réussir à faire couple sans se déposséder ? Un jour Jean me donna sa définition de la femme idéale : « La femme idéale est une femme qui se balade chez toi en petite culotte, te taille des pipes de l'enfer et fait des blagues excellentes ». J'ai eu envie de m'en faire un t-shirt.

- Toi Mathilde, le problème c'est que tu crois encore au prince charmant. Et ça, c'est de ta faute Élisabeth ! Avec tes lectures à la con...
- Mais putain maman, défends toi !

Ma mère reste silencieuse. Pensive. Comme si elle repassait en revue tous les livres qu'elle aurait pu me lire ou elle-même lire, qui auraient pu faire de sa vie ce qu'elle est aujourd'hui.

- Le problème j'ai l'impression avec vous les jeunes d'aujourd'hui, c'est que vous changez tout le temps. Vous ne vous posez plus. Mais tu sais Mathilde, pour construire une famille à un moment il faut bien choisir quelqu'un...

- Bon, c'est pas l'heure du gâteau là ?  
- Si ma chérie, tu as raison !

Ma mère apporte le gâteau au chocolat. Elle a disposé dessus deux grosses bougies côte à côte, représentant à elles deux le chiffre trente trois.

- Je me suis dit que ça faisait beaucoup trente trois bougies... Fais un vœu ma chérie !  
- Ce ne sont pas des bougies qui se rallument j'espère ?

Comme depuis quelques années déjà, je fais le vœu superstitieux, fébrile et global, que « tout aille bien ». Je souffle. Les deux bougies s'éteignent. Ma mère découpe le gâteau et nous sert à chacun une part. Nous terminons le repas sur un sujet plus fédérateur : les autres. Potins du voisinage. Nouvelles de la famille.

- Bon, on passe au salon pour ouvrir les cadeaux ?!

L'ouverture des cadeaux dans notre famille est un rituel dont mon père ne rate jamais une miette. Planqué derrière son appareil photographique, dans une présence-absente, il remplit ses archives personnelles - et depuis quelques années le disque dur de son ordinateur - de tout un tas de clichés familiaux, sur lesquelles il n'apparaît jamais.

Le premier cadeau que j'ouvre est celui de la mère. J'identifie au papier la marque de produits de beauté Sephora. A l'intérieur, une crème anti-rides.

- C'est une crème « premières rides »... Tu sais, il faut en mettre le plus tôt possible ! La petite jeune fille de Sephora me l'a bien dit...  
- Si c'est la petite jeune fille de Sephora qui l'a dit...  
- Tu n'es pas contente ? Tu es vexée ? Oh Gabriel, tu ne veux pas arrêter un peu avec tes photos ?!  
- Mais non maman, pas du tout. C'est très bien de s'hydrater ! Merci.

Je l'embrasse.

Le cadeau de mon père est emballé dans un papier rouge brillant, enrubanné d'un bolduc doré. Je le déballe. C'est un livre à la couverture sobre, mate, illustrée par une photo de ma mère me portant dans ses bras, semblant me présenter à l'objectif. A l'intérieur se succèdent des images de mes parents depuis leur rencontre, jeunes et amoureux, de ma naissance, puis de mes jeunes années, jusqu'à aujourd'hui.

- Bon, il n'y a pas beaucoup de photos de toi adolescente... Mais tu sais tu n'étais pas facile à prendre à cette époque !  
- Oh c'est super... ! Merci papa !  
- Je suis content que ça te plaise.

La séance des cadeaux terminée, mon père part ranger son appareil dans son étui et transférer sans perdre de temps les photos sur son ordinateur. Ma mère ramasse les papiers déchirés et les rubans de bolduc. Je feuillette l'album assise dans le canapé où elle me rejoint.

- Tu es belle sur cette photo maman.  
- Tu parles, je suis surtout très jeune... !

Sur la photographie, ma mère sourit à mon père qu'on devine lui faire face, son objectif braqué sur elle. Ils sont à la terrasse d'un restaurant où ils mangent des fruits de mer. On aperçoit la plage en arrière plan. Elle joue le jeu. Starlette.

- Tu sais maman, parfois j'ai furieusement envie de ça moi aussi, de ce cliché là... Manger des huîtres au bord de la mer... Avec un homme follement amoureux de moi, qui me prendrait en photo...

Elle me prend par les épaules.

- Mais tu n'aimes pas les huîtres ma chérie...

- C'est vrai... !

Nous continuons de feuilleter l'album. Ma mère s'arrête sur la photo de ma naissance, à la maternité.

- Oh mon Dieu ! Regarde comme je suis bouffie sur cette photo, c'est horrible...

- Ah ah ! Bah et moi !

- Oh non, toi tu es jolie comme un cœur... Tu sais, c'est moi qui ai voulu t'appeler Mathilde...

- Ah oui ?

- Oui. Ton père voulait t'appeler Caroline, comme la radio pirate qu'il écoutait dans son internat de bonnes sœurs, en Normandie. Moi je voulais t'appeler Mathilde, comme Mathilde de Flandres ! Tu sais ? La femme de Guillaume le Conquérant.

- Ah ah ! Ah bon ? Bah tout s'explique !

- Mais oui. Quand j'ai rencontré ton père...

Elle soupire.

- Il avait vraiment l'air d'un conquérant... Mais tu sais Mathilde, les hommes ne sont jamais vraiment ceux que l'on imagine... Parfois je me dis que c'est ton père qui a raison, je t'ai peut-être lu trop d'histoires de prince charmant...

- Hm...

Nous restons un instant silencieuses. Je tourne la page de l'album.

- En tout cas c'est clair que ce n'est pas Freud qui a encombré ta bibliothèque on dirait.

Mon père qui a rangé son appareil photo nous rejoint au salon.

- J'ai envie d'une tisane. Quelqu'un en veut une ?

- Non merci papa.

- Oui, bonne idée ! Il était un peu salé mon poulet, non ? Attends je viens t'aider.

Je les observe de loin, dans la cuisine, complotant je ne sais quel projet parental. Ils reviennent. Mon père dépose le plateau sur la table basse et s'installe dans le fauteuil qui nous fait face. Ma mère reprend sa place sur le canapé, à côté de moi.

- Mathilde, ma puce, on a un truc à t'annoncer.

- Ah bon ? Vous avez l'air graves tout d'un coup, vous me faites peur... Ah ah ! C'est le dimanche des grandes discussions on dirait !

- On va quitter l'appartement Mathilde. On vend.

- Quoi ? Comment ça ?

- Ton père ne peut plus monter les escaliers chérie...
- Mais... Mais ça va pas ! Il n'est pas grabataire non plus. Papa !
- On a trouvé une petite maison en banlieue à Viroflay, dans les Yvelines. C'est vraiment un coin très charmant...
- A Viroflay ?! Mais non papa, ce n'est pas du tout charmant Viroflay. C'est juste MORT.
- Ce n'est pas mort, non... Il y a plein de petits commerces... Et même un théâtre...
- Un théâtre ? Mais qu'est-ce que ça peut vous foutre ?!
- Reste polie Mathilde...
- Mais vous n'avez jamais aimé aller au théâtre ! Et ma chambre ?
- Enfin ma chérie, tu auras toujours ta chambre... Et tu pourras toujours venir nous voir aussi souvent que tu le veux. Ça, ça ne change rien !
- Mais non bien sûr, ça ne change rien... A une heure en transport de chez moi, c'est sûr que je serai là vachement souvent !
- Une heure ce n'est rien... Tu prendras un bon bouquin.
- Un bon bouquin ? Mais enfin ça n'a pas de sens ! Et vous déménagez quand ?!
- La semaine prochaine.
- Putain mais vous ne m'en avez même pas parlé ?!
- Mathilde, ton langage !
- Mais on ne prend pas toutes nos décisions avec toi ma chérie. Souviens-toi de la manière dont tu as réagis quand on a réaménagé ta chambre...

Quand j'ai quitté l'appartement à la fin de mes études, après avoir trouvé mon premier travail, mes parents ont eu pour ambition de faire de ma chambre un espace multi-usages qui pourrait à la fois servir de « bureau d'appoint » - c'est le terme qu'a employé mon père à l'époque - et de « chambre d'amis » - c'est le terme qu'a employé ma mère. Dans l'idée de respecter les goûts de chacun, ils me consultèrent à l'époque pour évoquer leur projet de repeindre les murs d'un blanc neutre, puis de meubler et redécorer le tout le plus sobrement possible, à la mode - venue du froid - d'Ikea. Je vis dans cette annonce le début d'une sinistre chronique d'une défiguration annoncée, à laquelle je refusai catégoriquement de prendre part. Je ne vins plus à l'appartement pendant trois mois. Il fallut la négociation d'un matelas et d'un sommier tout neufs pour me faire revenir. Mes parents trouvèrent la sentence disproportionnée et l'épisode contribua depuis à une part importante de la légende familiale me concernant. Tout de même, on n'arrache pas des murs vingt sept années de jeunesse - dont dix d'adolescence - sans quelques heurts.

- Mais ça ne vous ressemble pas ! Ce n'est pas vous ça...
- Comment ça, ce n'est pas nous ? Ce n'est pas nous, quoi ?
- Bah ça ! La maison en banlieue, la bagnole, le barbecue dans le jardin... Vous n'avez même pas de chien !
- Mais ça n'a rien à voir. Qu'est-ce que c'est que ces images que tu trimbales dans ta tête Mathilde ? Tu regardes trop de séries américaines ma chérie, si tu veux mon avis...
- Putain mais vous m'avez rien dit pendant trois mois ? Mais vous êtes vraiment des putain de menteurs... !
- Mathilde !
- Quoi ?! Merde, merde, merde, PUTAIN !
- MATHILDE !

Silence. Mon père branche la radio sur TSF jazz. Ma mère a plongé son regard dans sa tisane, comme si elle y avait découvert l'Atlantide et y voyait y évoluer tout un peuple. Je ramasse mes cadeaux puis disparaîs dans ma chambre.

- Chérie, tiens, tu oublies ton *Livre n°1*...

Réfugiée sur ce lit qui fut ma cabane, je réalise que c'est le dernier dimanche que je passerai ici. Le dernier jour et la dernière nuit. Je sors mon journal de la table de nuit.

« Chère Françoise,

Mes parents ont retrouvé mon premier livre. Sans complaisance, je dirais que c'est une histoire intéressante, un écrit assez singulier, aux enjeux sociaux et psychologiques plutôt contemporains... Même s'il faut bien reconnaître que l'alliance avec les abeilles arrive un peu comme un cheveu sur la soupe. On ne comprend pas bien la motivation des limaçons à s'associer avec elles... J'avais huit ans quand je l'ai écrit. Mon père avait été très fier. Au déjeuner pourtant, il s'est moqué de mon ambition de devenir « écrivain célèbre ». Pourquoi un jour encourager les rêves d'enfant et plus tard, en rire ?

Je me souviens très bien de l'époque où cette ambition me vint. C'était en 1989. Je savais tout juste écrire mon prénom. A l'époque mes parents regardaient une émission qui s'appelait *La marche du siècle*. C'est ici que je vous vis pour la première fois. Vous aviez alors cinquante quatre ans et toujours l'air de rire d'une chose inavouable. Vous étiez invitée à vous exprimer, aux côtés d'autres intervenants, sur les nouveaux rapports entre les hommes et les femmes.

- Regarde ce beau collier Gabriel. Et ce haut noir, c'est quoi ? Du tulle ? Elle est chic tout de même...

- Elle est mieux que chic, répondit mon père. De toute façon il n'y a que deux femmes en littérature : Duras et Sagan.

Un an après cette émission, vous étiez confondue dans une affaire de stupéfiants. Et en 1991, votre compagne Peggy Roch, votre grand amour, disparaissait. Il me fallut ensuite attendre vingt ans pour vous retrouver. En passant d'abord par tant d'hommes : Louis Calaferte, Henri Michaux, Henry Miller, John Fante et toutes les femmes de Bukowski. La rage de Salinger quand il dit que, non, on ne va pas se marier et faire les choses bien, comme ils veulent, parce qu'après il faudra descendre avec les valises par l'ascenseur, téléphoner, donner des nouvelles, « envoyer des cartes postales des hôtels où on logera et tout ». Guy Debord qui jeta sur la fin du vingtième siècle un désenchantement spectaculaire. La musique de Céline et son opéra vengeur. Le Diable de Boulgakov. Antoine de Saint-Exupéry. Francis Scott Fitzgerald. Vladimir Nobakov. J'en oublie. Puis un jour, enfin, un jour j'ai ouvert *Bonjour tristesse*. Puis *Un certain sourire*, puis *Aimez-vous Brahms...*, puis *Un chagrin de passage*. Parfois par besoin, souvent par envie. La plupart du temps en été. Je flânais, j'entrais dans n'importe quelle librairie et je me demandais « Tiens, comment est le dernier Sagan ? ». Comme si vous étiez toujours vivante. Et il y avait toujours un livre que je n'avais pas lu. L'été à la fin duquel je refermai *La femme fardée*, j'eus pour la première fois le sentiment diffus que j'étais en train de vieillir...

Mais vous devez me trouver bien nostalgique ! Et c'est vrai, je le suis. Mes parents viennent de m'annoncer aujourd'hui qu'ils quittent leur appartement. Notre appartement. Pour eux, cela ne semble rien. Mais pour moi c'est terrible. C'est un véritable cataclysme. Je me sens nue. Je ne sens plus la terre sous mes pieds. Je sens le vent dans mes racines et j'ai peur. J'ai peur qu'elles ne se replantent jamais. »

Je referme le journal et m'endors. A sept heures du soir ma mère frappe à la porte.

- Tu voudras manger avec nous Mathilde ?

- Non merci. Je me ferai un truc dans la cuisine.

- Je te laisse un peu de rôti alors, si tu veux te faire un sandwich, j'ai fait une mayonnaise. Une bonne mayonnaise maison, comme tu aimes...

Au même moment je reçois sur mon téléphone un SMS de Paul, détournant les paroles d'une vieille

chanson d'Axelle Red :

POPOL  
J'aime, j'aime tes yeux  
J'aime ton odeur  
Tous tes gestes en douceur  
Lentement dirigés  
Sexualité  
Oh stop ! Un instant  
J'aimerais que ce moment  
Fixe pour des tas d'années  
Ta SE-XU-ALITÉ

Je me rendors.